

GROUPEMENT DE TEXTES COMPLÉMENTAIRES PROPOSITION DE CORPUS

Exemple pour une classe de première : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* –
Parcours : « Une parole militante : pouvoir et tyrannie »

*Texte 1 : Platon, La République, livre IX, 573d-576a, traduction
Victor Cousin (1834).*

Dans le livre IX de *La République*, Platon réfléchit sur la façon dont le tyran naît de l'homme démocratique, dès lors que ce dernier est soumis à Éros, dieu du désir déréglé.

- Ainsi, mon cher [Socrate s'adresse ici à Adimante, le frère de Platon], rien ne manque à un homme pour être tyrannique, quand la nature ou l'éducation, ou l'une et l'autre ensemble, l'ont fait amoureux, ivrogne et fou.

- Non rien vraiment.

- Nous venons de voir comment se forme, selon toute vraisemblance, l'homme tyrannique. Mais comment vit-il ?

- Je te répondrai comme on fait en plaisantant : C'est toi qui me le diras.

- Je vais donc te le dire. J'imagine que ce sont désormais des fêtes, des banquets, des réjouissances et des courtisanes chez celui qui a laissé ce tyran d'amour pénétrer dans son âme et en gouverner tous les mouvements.

- En peut-il être autrement ?

- Chaque jour, chaque nuit ne germera-t-il pas au dedans de lui-même une foule de désirs indomptables et fort exigeants ?

- Oui.

- Ainsi, ses revenus, s'il en a, seront bientôt épuisés à les satisfaire.

- Tout-à-fait.

- Après cela viendront les emprunts, suivis de la dissipation de sa fortune.

- Sans contredit.

- Et lorsqu'il n'aura plus rien, n'est-il pas inévitable que cette foule de désirs qui s'agitent dans son âme comme dans leur nid, poussent des cris tumultueux, et que, pressé de leurs aiguillons, et surtout de celui de l'amour, à qui tous les autres désirs servent pour ainsi dire d'escorte, il courra çà et là comme un forcené, cherchant de tous côtés quelque proie qu'il puisse surprendre par artifice ou ravir par force ?

Retrouvez éduscol sur :



- Oui certes.
- Ainsi, ce sera pour lui une nécessité de piller de tous côtés ou d'endurer les plus cruels chagrins.
- Il n'y a pas de milieu.
- Et comme les nouvelles passions survenues dans son cœur ont supplanté les anciennes et se sont enrichies de leurs dépouilles ; de même, quoique plus jeune, ne voudra-t-il pas usurper les droits de ses père et mère, et, après avoir dissipé sa part, leur enlever leur bien pour en faire largesse en son nom ?
- Cela est très vraisemblable.
- Et si ses parents ne lui cèdent point, n'essaiera-t-il pas d'abord contre eux le larcin et la fraude ?
- Il le fera.
- Si cette voie ne lui réussit pas, n'aura-t-il pas recours à la rapine et à la force ouverte ?
- Je le pense.
- Et si les pauvres vieilles gens font résistance, aura-t-il tant de réserve et de scrupule qu'il ne les traite un peu à la façon des tyrans ?
- Pour moi, je ne suis pas fort rassuré sur le sort des parents de ce jeune homme-là.
- Quoi donc, Adimante ! pour une courtisane, qui est à lui depuis hier, et à laquelle il ne tient que par un caprice ; ou pour quelque adolescent qu'il connaît à peine et qui n'est pour lui qu'un caprice aussi, tu crois qu'il irait jusqu'à porter la main sur sa mère, qui lui est chère depuis si longtemps et qui lui est unie par un lien si sacré, ou sur son vieux père, le plus ancien et le plus nécessaire des amis ; tu crois qu'il osera les asservir à cette fille, à cet enfant qu'il aura introduits dans la maison paternelle ?
- Oui, je le crois.
- C'est apparemment un grand bonheur d'avoir donné le jour à un fils de caractère tyrannique.
- Il s'en faut bien.
- Mais quoi ! lorsqu'il aura consumé tout le bien de ses père et mère, et que l'essaim des désirs qui s'est formé dans son cœur, s'y sera multiplié, ne sera-t-il pas réduit à forcer des maisons, à dépouiller de nuit des voyageurs, à piller des temples ? Cependant les sentiments d'honneur et de probité, qu'il avait dès l'enfance, disparaîtront devant les passions, nouvellement affranchies, qui servent de satellites à l'amour. Ces mêmes passions, qui à peine s'étaient émancipées la nuit dans ses songes, du temps que lui-même obéissait encore aux lois et à son père, à l'époque démocratique de sa vie ; aujourd'hui que le voilà sous le régime tyrannique de l'amour, elles le mettront sans cesse pendant la veille dans l'état où il se trouvait quelquefois en dormant. Aucun meurtre, aucun horrible festin, aucun crime ne l'arrêtera ; l'amour vivant dans son âme en véritable tyran, sans frein et sans loi, comme en étant le seul souverain, le traitera comme le tyran traite l'État où il règne, et le poussera à toutes les extrémités, pour qu'il trouve de quoi l'entretenir, lui et cette foule de passions tumultueuses qu'il traîne à sa suite ; les unes venues de dehors par les mauvaises compagnies, les autres nées au dedans, et qui ont été déchaînées par leur propre audace ou affranchies par lui-même. N'est-ce pas là la vie que mènera ce jeune homme ?
- Oui.
- Or, si dans un État il ne se rencontre qu'un petit nombre d'hommes semblables, au milieu

Retrouvez éducol sur :



d'une population honnête, ils sortiraient du pays pour aller se mettre au service de quelque tyran étranger, ou pour se vendre comme auxiliaires s'il y a guerre quelque part ; ou, s'il y a partout paix et tranquillité, ils resteraient dans leur patrie et y commettraient un grand nombre de petits maux.

- Lesquels ?

- Par exemple, voler, forcer des maisons, couper des bourses, dépouiller des passants, piller des temples, faire capture et trafic d'esclaves. S'ils savent parler, ils feront le métier d'accusateurs, de faux témoins, de prévaricateurs prêts à se vendre.

- Voilà donc ce que tu appelles de petits maux, tant que ces hommes seront en petit nombre ?

- Oui ; les petites choses ne sont telles que par comparaison avec les grandes ; et tous ces maux mis à côté de la dépravation et de la misère d'un État qui a affaire à un tyran, ne sont, comme on dit, que bagatelle. Mais quand il y a dans un État beaucoup d'hommes de ce caractère, et que leur parti venant à se grossir chaque jour de nombreux adhérents, ils sentent que la majorité est à eux ; ce sont eux qui, à l'aide de la démence populaire, engendrent le tyran, prenant pour cela celui d'entre eux qui a dans son âme le tyran le plus puissant et le mieux escorté.

- C'est en effet l'homme le plus propre au métier de tyran.

- Passe encore, si on se soumet volontairement ; mais si on résiste, alors, tout comme il a maltraité son père et sa mère, il saura bien, s'il est le plus fort, corriger son pays, en y introduisant de jeunes amis, et en leur tenant asservis, contre les droits de l'ancienne affection, cette mère et ce père qu'on appelle la patrie. C'est là qu'aboutiront les désirs du tyran.

- Sans doute.

- Maintenant n'est-il pas vrai que ces hommes encore dans la vie privée, et avant d'arriver au pouvoir, se conduisent de la sorte : ou bien ils ont des flatteurs prêts à leur obéir en tout, ou ils rampent eux-mêmes devant les autres, quand ils ont besoin d'eux, et n'hésitent pas à jouer tous les rôles pour montrer leur dévouement, sauf à leur devenir étrangers dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils souhaitent ?

- Rien n'est plus ordinaire.

- Ils passent donc leur vie sans être amis de personne, sans cesse despotes ou esclaves ; pour la liberté et l'amitié véritable, le naturel tyrannique est condamné à ne jamais les connaître.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 2 : Ronsard, « Institution pour l'adolescence du Roi très chrétien Charles IX de ce nom », 1562.

Ronsard écrit ce poème pour le jeune Charles IX, alors sous la régence de sa mère, Catherine de Médicis.

[...] Aussi pour être Roi vous ne devez penser
Vouloir comme un tyran vos sujets offenser.
De même notre corps votre corps est de boue.
Des petits et des grands la Fortune se joue :
Tous les règnes mondains se font et se défont,
Et au gré de Fortune ils viennent et s'en vont,
Et ne durent non plus qu'une flamme allumée,
Qui soudain est éprise, et soudain consumée.
Or, Sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le sceptre, et vous a fait un grand Roi couronné,
Faites miséricorde à celui qui supplie,
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie :
Ne poussez par faveur un homme en dignité,
Mais choisissez celui qui l'a bien mérité :
Ne baillez pour argent ni états ni offices,
Ne donnez aux premiers les vacants bénéfices,
Ne souffrez près de vous ni flatteurs ni vanteurs :
Fuyez ces plaisants fols qui ne sont que menteurs,
Et n'endurez jamais que les langues légères
Médisent des seigneurs des terres étrangères.
Ne soyez point moqueur, ni trop haut à la main,
Vous souvenant toujours que vous êtes humain :
Ne pillez vos sujets par rançons ni par tailles,
Ne prenez sans raison ni guerres ni batailles :
Gardez le vôtre propre, et vos biens amassez :
Car pour vivre content vous en avez assez.
S'il vous plait vous garder sans archer de la garde,
Il faut que d'un bon œil le peuple vous regarde,
Qu'il vous aime sans crainte : ainsi les puissants Rois
Ont conservé le sceptre, et non par le harnois.

Retrouvez éduscol sur :



Comme le corps royal ayez l'âme royale,
Tirez le peuple à vous d'une main libérale,
Et pensez que le mal le plus pernicieux
C'est un Prince sordide et avaricieux.
Ayez autour de vous personnes vénérables,
Et les oyez parler volontiers à vos tables (...)

Texte 3 : Corneille, *Cinna*, Acte IV, scène 2, 1641.

A la fin de la pièce, Auguste apprend la conjuration menée par Cinna qui vise à le tuer. S'adressant à soi-même sous son nom d'Octave (Auguste est son nom d'empereur), il revient sur son passé en livrant une réflexion sur l'exercice du pouvoir, ici en proie au doute le plus vif. La tragédie conduit ainsi, dans l'acte suivant, à élaborer la figure d'un bon prince, qui s'oppose en tout point au tyran.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le Ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,

Retrouvez éduscol sur :



Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État !
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi ? toujours du sang, et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 4 : Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 1748

LIVRE III. Des principes des trois gouvernements.

CHAPITRE IX. Du principe du gouvernement despotique.

Comme il faut de la vertu dans une république et dans une monarchie de l'honneur, il faut de la CRAINTE dans un gouvernement despotique : pour la vertu, elle n'y est point nécessaire ; et l'honneur y serait dangereux.

Le pouvoir immense du prince y passe tout entier à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seraient en état d'y faire des révolutions. Il faut donc que la crainte y abatte tous les courages et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition.

Un gouvernement modéré peut, tant qu'il veut et sans péril, relâcher ses ressorts. Il se maintient par ses lois et par sa force même. Mais lorsque, dans le gouvernement despotique, le prince cesse un moment de lever le bras ; quand il ne peut pas anéantir à l'instant ceux qui ont les premières places, tout est perdu : car le ressort du gouvernement, qui est la crainte, n'y étant plus, le peuple n'a plus de protecteur.

CHAPITRE X. Différence de l'obéissance dans les gouvernements modérés, et dans les gouvernements despotiques.

Dans les états despotiques, la nature du gouvernement demande une obéissance extrême ; et la volonté du prince, une fois connue, doit avoir aussi infailliblement son effet, qu'une boule jetée contre une autre doit avoir le sien.

Il n'y a point de tempérament, de modification, d'accommodements, de termes, d'équivalents, de pourparlers, de remontrances ; rien d'égal ou de meilleur à proposer. L'homme est une créature qui obéit à une créature qui veut.

On n'y peut pas plus représenter ses craintes sur un événement futur, qu'excuser ses mauvais succès sur le caprice de la fortune. Le partage des hommes, comme des bêtes, y est l'instinct, l'obéissance, le châtement.

Il ne sert de rien d'opposer les sentiments naturels, le respect pour un père, la tendresse pour ses enfants et ses femmes, les lois de l'honneur, l'état de sa santé ; on a reçu l'ordre, et cela suffit.

En Perse, lorsque le roi a condamné quelqu'un, on ne peut plus lui en parler, ni demander grâce. S'il était ivre ou hors de sens, il faudrait que l'arrêt s'exécutât tout de même ; sans cela il se contredirait, et la loi ne peut se contredire. Cette manière de penser y a été de tout temps : l'ordre que donna Assuerus d'exterminer les juifs ne pouvant être révoqué, on prit le parti de leur donner la permission de se défendre.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 5 : Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, première partie, 1750

Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblent nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents, et protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

Texte 6 : Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, « Tyrannie », 1764.

On appelle tyran le souverain qui ne connaît de lois que son caprice, qui prend le bien de ses sujets, et qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul et celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, et qui exercerait le despotisme à la faveur des lois corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais, s'il fallait choisir, je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons moments ; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa maîtresse, par son confesseur, ou par son page ; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, et jamais elle ne répand de grâces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front, selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos seigneurs, je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parents d'un de nos seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde ou ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

Retrouvez éduscol sur :



Texte 7 : *Lorenzaccio*, Acte I, scène 2, Musset, 1832.

La pièce se déroule à Florence au XVI^e siècle. Le duc Alexandre de Médicis règne sur Florence en tyran avec l'appui du Saint-Empire et du Pape, alors qu'il a usurpé le pouvoir. La discussion se déroule à l'aube, dans les rues de Florence, entre deux marchands à la porte de leur boutique. Mondella, un orfèvre, et un marchand de soieries échangent leurs impressions après un mariage qui s'est déroulé la veille et qui a donné lieu à des festivités.

LE MARCHAND – [...] C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier et examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve son altesse ! La cour est une belle chose.

L'ORFEVRE – La cour ! le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence était encore, il n'y a pas longtemps de cela, une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces colonnes, qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux architectes mal avisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin, comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâté informe fait de boue et de crachat, et on a appelé cela la citadelle. Les Allemands se sont installés dans ce maudit trou comme des rats dans un fromage ; et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade. C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plate-forme, qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres ; et encore le paye-t-on pour cela.

LE MARCHAND – Peste ! comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella.

L'ORFEVRE – Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font ! (Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. – Passe un bourgeois avec sa femme.)

Retrouvez éduscol sur :



Texte 8 : Camus, *Caligula*, acte II, scène 5, 1944

Caligula, jeune empereur romain, est inconsolable depuis la mort de sa sœur Drusilla. Il se comporte en tyran avec son entourage.

ACTE II SCÈNE 5

Il mange, les autres aussi. Il devient évident que Caligula se tient mal à table. Rien ne le force à jeter ses noyaux d'olives dans l'assiette de ses voisins immédiats, à cracher ses déchets de viande sur le plat, comme à se curer les dents avec les ongles et à se gratter la tête frénétiquement. C'est pourtant autant d'exploits que, pendant le repas, il exécutera avec simplicité. Mais il s'arrête brusquement de manger et fixe avec insistance Lepidus l'un des convives.

Brutalement.

CALIGULA. — Tu as l'air de mauvaise humeur. Serait-ce parce que j'ai fait mourir ton fils ?

LEPIDUS, *la gorge serrée*. — Mais non, Caius, au contraire.

CALIGULA, *épanoui*. — Au contraire ! Ah ! Que j'aime que le visage démente les soucis du cœur. Ton visage est triste. Mais ton cœur ? Au contraire n'est-ce pas, Lepidus ?

LEPIDUS, *résolument*. Au contraire, César.

CALIGULA, *de plus en plus heureux*. — Ah ! Lepidus, personne ne m'est plus cher que toi. Rions ensemble, veux-tu ? Et dis-moi quelque bonne histoire.

LEPIDUS, *qui a présumé de ses forces*. — Caius !

CALIGULA. — Bon, bon. Je raconterai, alors. Mais tu riras, n'est-ce pas, Lepidus ? L'œil mauvais. Ne serait-ce que pour ton second fils. De nouveau rieur. D'ailleurs tu n'es pas de mauvaise humeur. Il boit, puis dictant. Au..., au... Allons, Lepidus.

LEPIDUS, *avec lassitude*. — Au contraire, Caius.

CALIGULA. — A la bonne heure ! Il boit. Écoute, maintenant. Rêveur. Il était une fois un pauvre empereur que personne n'aimait. Lui, qui aimait Lepidus, fit tuer son plus jeune fils pour s'enlever cet amour du cœur. Changeant de ton. Naturellement, ce n'est pas vrai. Drôle, n'est-ce pas ? Tu ne ris pas. Personne ne rit ? Écoutez alors. Avec une violente colère. Je veux que tout le monde rie. Toi, Lepidus, et tous les autres. Levez-vous, riez. Il frappe sur la table. Je veux, vous entendez, je veux vous voir rire.

Tout le monde se lève. Pendant toute cette scène, les acteurs, sauf Caligula et Caesonia, pourront jouer comme des marionnettes.

Se renversant sur son lit, épanoui, pris d'un rire irrésistible.

Non, mais regarde-les, Caesonia. Rien ne va plus. Honnêteté, respectabilité, qu'en dira-t-on, sagesse des nations, rien ne veut plus rien dire. Tout disparaît devant la peur. La peur, hein, Caesonia, ce beau sentiment, sans alliage, pur et désintéressé, un des rares qui tire sa noblesse du ventre. Il passe la main sur son front et boit. Sur un ton amical. Parlons d'autre chose, maintenant. Voyons. Cherea, tu es bien silencieux.

CHEREA. — Je suis prêt à parler, Caius. Dès que tu le permettras.

CALIGULA. — Parfait. Alors tais-toi. J'aimerais bien entendre notre ami Mucius.

MUCIUS, *à contrecœur*. — À tes ordres, Caius.

Retrouvez éduscol sur :

